



## Un berger sans troupeau

---

*Paul Jullien*

Il marche comme un damné, le dos rompu, donne un petit coup de pied dans un caillou qui se projette au pied d'un enfant assis sur le trottoir. Il s'échappe du même quelques souffles blanchis... accroupi... les mains tendues... Le Berger ne voit plus rien, emmuré dans une tristesse éparse. Il marche, il traîne sa viande, sa viande flétrie, il n'a plus que ça à faire... La rue l'entraîne dans une danse de macchabée... Sa barbe le gratte, il saupoudre de peaux mortes sa veste puante, son pantalon en gros velours, ses chaussures toutes différentes, le sol d'un trottoir noir comme ses pensées... Son corps maladif se décompose...

Joe est berger... Mais il n'a jamais eu de moutons. Ça, personne ne le sait... À part Max, un pote allemand du foyer. Max, il lui dit souvent qu'il est complètement siphonné. Le Berger lui répond qu'il n'est pas mieux, qu'ils sont tous pareils ici. Quand il aura un peu plus de rue dans les pattes, il comprendra – « oui, ça, il comprendra... » Joe, il lui marmonne toujours, les dents serrées, le regard perdu dans ses souvenirs, que des moutons, il aurait pu en avoir tout un cheptel, des milliers peut-être... s'il avait voulu. Mais voilà, il n'a pas voulu. Max, ça le fait toujours rigoler : « Maihs alorrrs pourrrquoi tu dis qu't'es berrrger si tu voulais pas de moutons ? » lui lâche-t-il avec son accent bavarois. Joe, en toussant... en mâchant ses mots dans de grosses glaires pleines de souffles, pleines de bronches, pleines de chaleurs qui s'échappent, qui s'étiolent, qui s'essoufflent, Joe, il dit que c'est comme ça. Oui, que c'est comme ça, qu'il n'y a pas à chercher plus loin.

« Plutôt qu'de poser des questions à la con, allons au carrefour de l'avenue de Saxe, à cette heure-ci, il y a pleins de clients ! » Joe prend sa veste treillis sous le coude, déplie difficilement sa carcasse, et ils marchent tous les deux vers l'avenue de Saxe. Ils ne disent pas un mot. Joe ne voit pas les gens. Et les gens ne le regardent pas. Joe n'entend plus ni les rires ni les éclats de voix de la foule, de cette masse grouillante qui l'accompagne continuellement. Joe lui, ne rit plus, il expulse. Il

expulse toute la douleur de ses caries, l'odeur de son foie jauni. Et ça ne sent pas bon, vraiment pas bon.

Max, ça le rend fou toutes ces vitrines, ces gens au guichet qui retirent leurs doses de plaisir. Il s'arrête devant une boucherie pleine de sang et de rouge. Il gratte le gras de sa chevelure. « Putain, t'imagines que j'aurrrrais un quarrrrt de tout ça dans mon assiette, je serrrrrais le plus heurrreux des hommes ! » Quand il entend ça, Joe, ça le met en rogne. Il s'dit qu'il comprend Max, qu'il n'y a encore pas si longtemps, il n'était pas si différent, que Max, ça ne fait pas si longtemps que ça qu'il est dans le pétrin...mais faudrait vite voir à ce qu'il arrête de penser à tout ça... « Putain sale con, pense pas à ce qu'y a d'bon, c'est plus pour nous tout ça ! » « Arrrh so, on a encorrre le drroit de rrrêver non ? » « Max, ici, le rêve ça tue ! T'as compris ? » Il le prend par le colbac. Les yeux morts et jaunis s'infiltrèrent... des yeux sans colère... Il ressasse seulement des souvenirs très profonds, de fines poussières de mémoire : un steak, le goût des herbes, un jus à l'oignon, le sang qui coule dans sa bouche... sa mère. Sa mère... S'il avait eu des larmes, il en aurait pleuré. Mais les yeux sont secs, la conjonctivite. Aussi secs que ses pupilles, les gens s'arrêtent, se pressent autour d'eux, avec leur regard de pitié dégueulasse, avec ce qu'il faut de distance pour ces gens-là. Ils ont peur d'eux, et les haïssent ; ils bouchent le trottoir avec leur bagarre ; les gens se disent qu'ils vont peut-être se battre, qu'il se pourrait bien qu'ils chopent le tubercule, qu'si ça continue, il faudra peut-être appeler les flics histoire d'évacuer ce tas de microbes.

Dans le lot des gens coagulés, il y a un petit garçon encagoulé dans une énorme écharpe, le nez coulant au froid, la morve brillante du peu de soleil dissolu derrière les énormes nuages. L'enfant regarde le bois mort des platanes sans vie de l'hiver. Il tient la main de son papa puis la lâche pour s'essuyer les narines. Il est obnubilé par les yeux de Joe... Des yeux très brillants qu'il trouve très beaux. Ils sont comme ceux de son tonton lors des repas de famille. Ça brille comme deux étoiles... Et le même, il aime ça les étoiles... Il a envie de courir sur lui, de lui tenir la jambe, de ne plus la lâcher, et de lui dire, à sa façon... Il aimerait tant enlever toute la tristesse de ce visage au regard brillant. Mais c'est alors qu'il sent une main ferme s'abattre, lui broyer la sienne, le retenir, et le tirer vers l'autre côté. À petits pas, il marche, un peu déçu... Il se retourne, et leur sourit à pleines dents ; un sourire qui se perd, immense et heureux, dans le tourbillon morose du quotidien des adultes.

Joe a lâché Max... Il s'est calmé. Il sort sa bibine, en boit une lampée puis la range. Les gens ont repris les rails de leur existence... Cent cerveaux les ont traités de fous, de sales cinglés, de pov'types... Max se dit qu'ils n'ont pas tort... « Tu crrois qu'on peut fairrre encorrre quelque chose pourr nous ? » dit Max. « Faire quoi, pourquoi faire, et pour qui ? » gueule Joe. Max, il ne sait pas ; peut-être pense-t-il que quelqu'un pourrait les sortir de là, qu'ils ne méritent pas vraiment ce qu'il leur arrive. Il ne se fait pas vraiment à l'idée d'être dépendant de tous pleins de cons pour qu'il puisse continuer à vivre. C'est un anarchiste, un vrai. Il a traîné dans pas mal de coups fourrés avec sa bande. Sa bande, voilà dix ans qu'il en a plus entendu parler. Ils s'étaient tous engueulés pour une histoire de braquage, et de partage. Leur belle amitié avait volé en éclats. Il avait du se barrer en France... Plein de belles histoires, et personne à qui les raconter... Il se dit qu'il devrait peut-être rentrer à Schoenberg, chez ses parents, qu'il a juste quarante berges, qu'en Allemagne ce serait peut-être différent. Il sait aussi que Joe a un territoire facile à Lyon, que grâce à lui, il connaît les meilleurs coins pour pieuter, les putes qui peuvent l'aider... En Allemagne il serait tout seul, on le laisserait crever comme un chien. Et puis il n'y a pas beaucoup de types comme Joe, et même si Joe est une peau de vache, ce n'est pas trop sa faute ; avec dix années comme celles de Joe à arpenter le macadam, il oublierait lui aussi ses boulots merdiques, il ne penserait plus à sa petite fille et à Petra... Mais que faire d'autre quand on est sans-le-sou, quand on n'a même plus une petite pièce de bonheur à partager, que faire d'autre que de s'en aller ? Jamais il ne retournerait chez ses parents, avec son père nazi qui ne veut pas le dire et sa mère qui ferme sa gueule. Au moins, ici, il y a la rue et sa vie, la rue et ses bruits, la rue et son aventure. Il n'y a pas ce putain de silence qui l'a rongé, qui l'a poussé à fuir toute sa vie...

Joe n'en a plus pour longtemps, Max le sait. Depuis six mois qu'ils se connaissent, sa jambe le tire de plus en plus. Tout ça à cause d'un clébard des vigiles des quais du Rhône. Les mecs l'ont lâché sur lui sous le pont de la Guille... il était affalé sur un pilier, complètement ivre. Ils se sont bien marrés. Il y a rien eu à faire, il s'est fait croquer une jambe. Heureusement pour lui, il y avait Kamel, le pote à Malek, seul vrai vigile du groupe. Malek avait dit à ses potes des Minguettes que ce serait drôle qu'ils passent une soirée avec lui, histoire de faire la loi, que lui ne ferait rien, mais que les autres pourraient se lâcher un peu, gratos. Alors ils se sont lâchés un peu, beaucoup même... Ils ont pris la coke, les pétards, l'alcool et les battes

télescopiques et ils ont attendu la nuit pour s'amuser. Ils ont fait aboyer fort les chiens à côté de groupes de jeunes hippies... venus s'amuser eux-aussi...

Kamel, il avait toujours eu du mal avec les bourgeois, alors ces histoires de faire peur à des cheveux sales qui se lavent dans des baignoires, ça l'avait fait rire. Mais quand Issilame a jeté le rottweiler sur le clodo, il a eu un peu plus de mal. Il a failli vomir, puis il a gueulé : « Putain, les gars, il va le bouffer ce pov'type ! Issilame, con de toi, ramène ton putain de clébard ! » Et il y a Joe qui hurle de douleur, qui les voit s'engueuler, qui remarque qu'il y en a bien un qui a compris qu'il ne faisait rien de mal, que ça ne valait pas la peine de tout ça... Mais il a l'impression que ça dure des heures toutes ses palabres, et il sent l'haleine brûlante de cette énorme bête qui le bouffe, il sent le cisaillement dans le mollet, il sent qu'il va crever. Lui qui a tant demandé à crever. Mais là, Joe, il ne sait plus vraiment ce qu'il a envie... Il ne voit qu'une chose : la main d'un type qui prend le chien par le collier, les crocs plantés dans la jambe, la chair redoublant de douleur. Au moment où la mâchoire desserre l'étau, il ne se souvient que de quelques mots hurlés au milieu des aboiements violents du chien – « Fils de pute, balance ça aux flics, on te... » – et se sent partir dans les limbes jusqu'à son réveil, étendu sur un lit d'hosto.

Depuis cette sale histoire, Max a bien vu que ça avait été soigné à la va-vite, que Joe n'avait pas su garder les médocs pour se soigner, qu'il les avait peut-être revendus à des toxicos, histoire de se faire quatre thunes... Plus d'une fois, il lui a demandé de regarder sa plaie, mais Joe ça le met en rogne, ça le fait crier, comme d'habitude. Pour lui ce n'est rien qu'un truc de tapette. Mais la plaie suppure, dégoulinante d'horreur... Joe lui-même n'ose plus l'observer. La dernière fois qu'il avait regardé, il commençait à y avoir pleins de vaisseaux bleutés autour de deux trous rougis et purulents, et l'odeur le débectait. Depuis, il se la cache, il essaie d'oublier.

Cette blessure ne l'empêche pas de s'installer rue des Lilas, juste à côté d'un petit bar-tabac, comme tous les matins depuis six semaines. Le buraliste est sympa, il a bien voulu qu'il s'installe, pas tout à fait à côté mais pas très loin non plus. Joe a presque eu l'impression d'être une figure du quartier grâce à ce type. Il vient lui parler quelquefois, lui refile deux, trois clopes de temps en temps, sans même qu'il ait besoin de lui demander. Et ça, ça lui fait vraiment plaisir. Puis il y a une petite grand-

mère qui vient le voir presque tous les jours, avec qui il tape le bout de gras. Elle lui parle de ses quatre chats et de ses misères. Elle évoque aussi ses petits enfants – elle en a cinq – mais elle ne les voit pas souvent parce que ses enfants habitent loin, « à la capitale » comme elle dit. Ça la rend un peu malheureuse de ne pas les voir, surtout depuis que Charles l’a quitté d’un cancer de la gorge. Ah, son Charles ! Toute sa vie dans les raffineries de pétrole de Feyzin, il avait gravi tous les échelons jusqu’à devenir chef de secteur, puis avait pris sa retraite. Pendant ces temps d’inactivité, plutôt que de s’enfoncer dans le désœuvrement des hommes qui ont perdu un sens à leur vie, il était allé rendre visite à ses anciens collègues une fois par semaine, histoire de voir comment la boîte tournait sans lui. Elle tournait. Il avait fait ça pendant quatre ans, à lâcher des petites remarques désobligeantes, mais on l’écoutait quand même, ce pov’ vieux. Il avait participé à tous les pots de départ de ses collègues, eux aussi en retraite. Il avait vu décliner l’ancienne génération des pétroliers de l’usine, jusqu’à ce cancer, fulgurant. « Au moins, j’ai pas eu à subir trop longtemps l’hôpital, je déteste ça les hôpitaux ! Et puis il y a son ancien chef qui est venu à la cérémonie, mon Charles en aurait été très fier ! » dit madame Vermeuil. Joe lui répondait que pour lui « il n’y avait pas pire que l’hosto ! » Et ils riaient...ils expulsaient ensemble.

De son comptoir, M. Marcelinho les observe avec sa femme. Sa femme trouve que ça fait pas bon genre de laisser un clochard s’approcher aussi près de leur échoppe. « Mais ces gens-là tu donnes ça, ils veulent ça ! » balance-t-elle en faisant une gestuelle maniaque avec ses bras. « Tu verras Patou, on va pas pouvoir s’en débarrasser de sitôt ! Regarde maintenant, ils ont leurs petites manies, ils en boucheraient presque l’entrée ! En plus voilà qu’il s’acoquine avec cette tarée de Vermeuil ! Ah ça le mari, c’était un bon type, mais c’est cette femme-là qui l’a fait crever, à force de l’enchaîner ! Jamais on ne le voyait venir boire un coup au bar, sûr qu’c’est de la faute de sa femme, ça ! » Patrick Marcelinho pensait qu’il avait enfin fait un bon acte en accueillant ce clochard, qu’il y en avait tellement aujourd’hui, que lui aussi devait avoir sa part. Mais s’il avait su que sa femme ne parlerait plus que de ça à longueur de journée, il n’aurait pas été aussi permissif. Elle n’a pas tellement tort, sa femme. Il est vrai que Joe laisse toujours traîner ses affaires un peu partout sur le trottoir, et il aurait aimé avoir un clochard plus propre, mais il se dit aussi que pas mal de petits vieux entrent de nouveau dans son commerce, achètent des brouilles pour ressortir avec un peu de monnaie pour le Berger. Ça fait marcher le commerce.

Et le commerce, c'est toute sa vie... Pour tout dire, aujourd'hui il est un peu coincé : faire virer un pauvre vieux à coups de balai à notre époque lui donnerait mauvaise image auprès de sa clientèle de personnes âgées. Et les vieux, c'est toute sa clientèle... Il en parlerait peut-être à la police municipale. Il aurait les mains propres et madame Vermeuil pourrait dire « ah, aujourd'hui on n'a même plus de charité pour de pauvres bougres, la police avant ne servait pas à ça ! Avec tous les voleurs qui traînent dans les parages ! » Et puis lui, il aurait un peu honte, mais il lui donnerait ce qu'elle avait envie d'entendre à cette pov' vieille dame, « moui, vous avez raison Madame Vermeuil, on vit pas dans une belle époque ! » Et elle s'en serait allée, à la recherche d'un autre ami, entre les couloirs sombres d'une vie presque effacée.

Monsieur Marcelinho n'eut ni le besoin, ni le temps d'en parler à la police municipale. Une semaine plus tard, Joe ne vint plus près du bureau de tabac. La septicémie l'avait gagné. Il était tombé sur un trottoir de tout son long, avenue de Saxe. Max avait beau eu le retenir, il s'était étalé avec lui, croulant sous le poids de graisse et de vin. Joe, sur le sol de sa dernière peine, n'avait pas eu de derniers mots mais un geste, un seul. Il avait pointé son cœur de l'index, comme pour dire à Max de chercher encore quelque chose à gratter, dans ce cœur devenu garrigue de sentiments. Alors, Max fouilla dans le manteau. Accroché par deux épingles sur le revers de sa veste, une pochette plastifiée contenait une centaine de feuillets. Entre les odeurs de vin et de vomis, il décrocha la pochette puis s'en alla furtivement, laissant le corps étendu de son vieil ami au milieu d'une foule s'amusant qui le regardait mourir.

Il s'assit dans un coin entre la rue des Lilas et le boulevard de Saxe, où les deux hommes aimaient faire leurs affaires. De cette pochette, délicatement refermée par un bouton de colle, émanaient les fragrances d'une vie ancienne. De ses gros doigts rougis, il détacha les plastiques, en sortit un genre de manuscrit jauni. Il entrouvrit les feuillets et tomba sur des pages tapées à la machine et imprimées. Il lut : « L'histoire d'un berger sans troupeau. Signé Jonathan Carrouci. 1984 ». Une simple lettre accompagnait le manuscrit. Une lettre qui disait : « Nous ne pouvons nous permettre un livre qui est trop sombre et avant-gardiste. Il n'est pas dans l'air du temps. Mais ne vous inquiétez pas, à la vue de vos qualités stylistiques, de votre imagination, vous réussirez dans cette voie. Nous attendons d'autres manuscrits rapidement pour... »